

# I

## Désert

*Avril 1983 – quelque part au sud de Touggourt*

**L**e Sahara, tout autour, n'avait pas de fin. Nos méharis se dandinaient en file indienne. Peut-être, derrière la prochaine dune... Le jour traînait en longueur et la fournaise faiblissait à peine. Au loin, un nuage rouge annonçait la soirée, la fraîcheur. Les hommes qui m'accompagnaient étaient des Touaregs, reconnaissables à leur chèche indigo. Nous étions silencieux. Le désert nous apprend l'économie de gestes et de paroles. Mes tempes battaient et je ne pensais qu'à la prochaine ration d'eau que les gens du Hoggar savent consommer avec parcimonie. Oublier la soif, oublier la fatigue, oublier le temps et l'espace. N'évoquer que le but, que la fin du voyage. Peut-être, après cette dune là-bas... Au fond à gauche, l'horizon ocre prédisait, sans doute, un vent de sable. Le sirocco brûlait déjà ma peau. Le sable dans les yeux, dans la bouche, sur la peau, partout, partout à perte de vue. Et au fond, un ciel jaune. Mais était-ce déjà le ciel ou était-ce encore le sable ?

La dune s'approchait et avec elle l'autre horizon. Celui d'après la dune, avec probablement la cité. La cité des sables.

Les Touaregs savaient ou se doutaient mais ne me disaient rien. Il y a si peu de certitude au Sahara.

« Sommes-nous dans la bonne direction, Omar ? risquai-je, sans grande conviction.

– Inch Allah, Chef. Inch Allah. »

Nous poursuivions notre route sans mot dire. J'observais le balancement régulier du dromadaire qui se trouvait juste devant moi. Un coup à droite, un coup à gauche.

Omar Bensaïd était le guide de l'équipe. Les autres autochtones obéissaient passivement.

Le ciel rougissait de toute part et le coucher de l'astre était imminent. Sur notre droite, il léchait déjà l'horizon. Oui, sur notre droite. C'est dire que notre direction était plein sud.

Omar leva la main droite et autoritairement lança :

« Waqf ! » (ce qui peut se traduire par le mot stop)

Les cinq dromadaires abandonnèrent leur pas majestueux et s'accroupirent pour nous laisser descendre.

Le dromadaire baraque, c'est le mot juste. Quand l'animal s'accroupit pour déposer ou prendre sa charge, on dit qu'il baraque. Je me rappelais ces mots appris à la fac et dont l'intérêt était tellement dérisoire face à la fascination et la dureté du désert.

Omar m'avait sensibilisé quant à la façon singulière de se déplacer du méhari. Il marche l'amble. C'est-à-dire qu'il avance les deux pattes du même côté en même temps, puis de l'autre côté et ainsi de suite. Je dois beaucoup à

cet homme qui m'a transmis le désert et les qualités qu'il réclame. L'humilité, la patience...

Le chef touareg se saisit de sa guerba. Cet ustensile fait immanquablement partie du harnachement du méhariste. Il s'agit d'une outre en peau de bouc qui peut contenir jusqu'à quinze litres d'eau. C'était le signal et chacun but en silence. Les Arabes, doucement, à petites gorgées. Moi, plus goulûment, tant ma gorge était sèche et mes lèvres craquelées.

Puis ce fut les ablutions, car c'était l'heure de la prière du coucher du soleil : Maghrib. Le peuple touareg n'est pas totalement islamisé, cependant, manifestement, mes compagnons de route étaient dévots. Ils avaient sorti leur tapis. Ils s'étaient tournés vers La Mecque, là-bas vers la Kaaba et ils récitaient les sourates. Ils alternaient les positions, debout, penchés en avant, prosternés, assis. Ces quatre hommes, en harmonie entre eux et avec l'espace, ces mouvements synchrones comme dans une danse, cette récitation monocorde, ce rituel conforme au lieu et au temps nous arrivant de plusieurs siècles, toujours le même, immuable, éternel me firent soudainement penser que le christianisme ne détenait pas tout.

« Chouff ! (regarde !) » dit un des Touaregs en pointant son index au sud-est.

Effectivement, je pouvais apercevoir au loin, vibrant dans un résidu de canicule, ce qui apparaissait comme une sorte de monticule surmonté d'un minaret ou d'une tour.

Omar, alors, prononça ces mots :

« Tu y seras demain, Chef. Mets cette nuit à profit. Réfléchis. Réfléchis bien... »

Il s'éloigna de moi en maugréant une courte phrase et je crus entendre le vocable mektoub qui fait allusion à ce qui est écrit, prédestiné. Sans doute inéluctable et de l'ordre du divin. J'eus l'étrange sensation que mon destin était en marche.

Le bivouac fut installé. Quelques pierres méticuleusement disposées constituèrent le foyer où bouillait l'eau. Les Touaregs firent le pain sous le sable. Ce fut un repas du désert fait de pain, d'huile d'olive, de dattes. Nous avons bu le thé. Cette boisson chaude est très désaltérante.

Ils parlaient, parfois, entre eux en arabe et regardaient là-bas, au loin, vers la bâtisse.

Le vent de sable nous avait épargnés.

Le jour s'était éteint. Il y avait eu la prière de la tombée de la nuit : Ishâ. Un croissant lunaire honorait l'Islam. J'étais maintenant allongé sur une natte faite de paille tressée, non loin de mes compagnons de voyage. L'air annonçait déjà la future fraîcheur nocturne.

C'est alors que Saïd s'approcha de moi. Il était le plus jeune de la caravane.

« Tu n'es pas le premier étranger à venir à la cité. Le sais-tu ?

– Je le sais.

– Mon frère, répliqua-t-il, il y a environ deux années, a guidé un Blanc comme toi. Cet homme était un savant... Je crois. Tout le monde l'appelait le professeur. Et... euh...

– Parle, Saïd, sois sans crainte. Dis-moi ce que tu veux me dire. »

Son regard fuyait le mien.

Après une hésitation et, semblait-il, s'être assuré que les autres ne pouvaient pas l'entendre, il murmura :

« Le professeur a pénétré la cité des sables. Personne ne l'a revu. N'y va pas. N'y va pas, Chef.

– J'irai, dis-je, je crois bien que j'irai. »

Saïd rejoignit sa couche et je l'entendis murmurer :

« N'y va pas... »

Le silence nous entourait. Tous dormaient, sauf Saïd. Je savais que demain serait un jour porteur de sens. J'ignorais quelle en serait l'issue, mais j'étais attendu là-bas. C'était pour moi une certitude. Mektoub !

Le bout du voyage était proche. J'étais envahi d'enthousiasme et de crainte. Je me remémorais les événements qui m'avaient conduit, moi petit enseignant toulousain, à ce point de non-retour, dans ce désert à des milliers de kilomètres de ma ville rose.

Tout avait commencé il y a environ un an. Tout avait commencé ainsi...



## II

### Ville rose

*9 mai 1982 – Toulouse*

La place du Capitole peinait à s’animer et je me rendais, non sans curiosité, à mon énigmatique rendez-vous.

Il était huit heures du matin et nous étions dimanche. Mon départ de la maison, de si bonne heure, en ce jour de repos, avait surpris Marie.

Un bristol élégant avait été glissé sous la porte de mon bureau et j’avais pris connaissance d’un message assez laconique, la veille au matin :

*Ayez l’amabilité de me rejoindre au bar de l’Opéra le dimanche 9 mai 1982 à huit heures.*

*Professeur Romuald KELLER*

L’auteur du message aurait pris un risque assez considérable que le destinataire ne se déplaçât pas, s’il n’avait signé la missive de son nom illustre.

Romuald Keller, sommité strasbourgeoise en matière d'ethnologie, allait donc aujourd'hui même rencontrer un humble maître de conférences toulousain. Le sujet ne pouvait être que d'importance, et le seul thème qui me semblait-il pouvait nous réunir était notre passion commune pour le désert et ses peuples.

Je travaillais, à l'époque, à l'université du Mirail et donnais à de rares étudiants un cours d'anthropologie sociale. Émule de Théodore Monod, j'avais approfondi mes travaux sur le Sahara et les peuples berbères, les Touaregs...

J'étais au centre de la place, quand je vis, là-bas à l'angle, un homme élancé, en complet gris, aux cheveux longs et blancs pénétrer dans le *bar de l'Opéra*. Serait-ce mon interlocuteur ? J'aurais pu être fier de cette rencontre. J'étais, en fait, inquiet.

Encore quelques pas, je respirai profondément. J'entrai dans le bar.

Il sut immédiatement que j'étais celui qu'il attendait, car l'homme en gris qui était resté au comptoir se dirigea vers moi spontanément.

« Monsieur Maximilien Duchenal, je suppose, dit-il, alors que nous nous serrions une main franche.

– Lui-même. Bonjour, professeur. »

Il était mince, grand et la silhouette était élégante. Les traits du visage rasé de près étaient réguliers et les rides sur les joues donnaient du sérieux. Les lunettes à monture fine ne dissimulaient pas le regard acier, profond et dur. L'ensemble dégageait une grande sobriété que venait rompre une chevelure argentée, fournie, allant caresser les épaules, tel un savant de bandes dessinées.



Nous étions seuls dans la salle. Nous nous installâmes à la table la plus proche. Nous commandâmes deux cafés et de façon assez abrupte, il débuta, ainsi :

« Si je me suis permis de faire appel à vous, c'est que vos connaissances en matière de peuples touaregs sont... comment dirais-je... remarquables, et votre renommée est parvenue jusqu'en Alsace. »

Je n'avais pas imaginé ainsi le début de notre conversation. Je pensais que nous évoquerions nos travaux respectifs, nos cursus. Mais manifestement, le professeur Keller allait aux faits, directement aux faits.

« Oui... dis-je, interrogateur.

– Avez-vous entendu parler du professeur Meller ? Paul Meller, dit-il un peu brutalement.

– Oui, oui. C'était un ethnologue, strasbourgeois comme vous... J'ai lu certaines de ses publications sur les Berbères. Il est mort il y a quelques mois, je crois... »

Il hocha la tête, exprimant, ainsi un certain désaccord.

« Meller n'est pas mort. Il a disparu !

– Disparu ? demandai-je.

– Oui, il s'est volatilisé lors d'une expédition dans le Sahara. »

Le professeur Keller faisait preuve d'une certaine fébrilité. Il était anxieux et sa main gauche tremblait presque imperceptiblement. Il poursuivit :

« Il avait pénétré le désert avec ses guides, à la recherche d'une cité qu'il situait à une quinzaine de jours au sud de Touggourt, ou plus... C'est d'ailleurs de Touggourt que démarra son périple. Il y constitua une équipe de méharistes rompus au désert et à la zone.

– Et...

– Et les guides sont revenus sans lui. Il aurait tenté de finir seul le voyage... Tout cela est bien étrange, ne trouvez-vous pas, Maximilien ? »

Effectivement, je trouvais tout cela très surprenant, mais j'étais bien conscient que je ne détenais pas tous les éléments. Il me posa alors cette singulière question et je compris que j'allais, progressivement et fort malgré moi, devenir acteur. Ma vie allait irrémédiablement basculer.

« Vous connaissez le tiffinagh touareg, je pense ?

– Oui... »

J'avais effectivement étudié cet alphabet qui est celui des gens du Hoggar. Je connaissais aussi leur langue et certains dialectes, dont celui de l'Ahaggar.

« Meller était un savant, mais ce vieux fou poursuivait un rêve, un rêve immense, à sa mesure. »

Je risquai alors la question suivante :

« En quoi puis-je vous aider ? »

Il se recula, colla son dos au dossier de la banquette, posa ses mains sur la table et me fixa profondément.

« Maximilien, nous arrivons à un moment de notre conversation où je me dois de vous demander la plus grande discrétion sur ce que je vais vous révéler. Sachez que je vous connais bien. Je n'aurais pas pris le risque de me livrer ainsi à vous sans avoir de solides renseignements sur votre compte. Le président de votre université dit le plus grand bien de vous. J'espère que vous me pardonneriez cette enquête occulte.

– Je vous pardonne bien volontiers, mais de grâce, professeur, où voulez-vous en venir ? »

Mon anxiété grandissait. J'étais à la phase initiale d'un processus. Mais lequel ? Je crois avoir senti battre mes tempes...

Il enchaîna :

« Peut-être comprendrez-vous mieux cette prise de rendez-vous peu classique, ce billet mystérieux glissé sous votre porte. C'est que... euh... c'est que je détiens des informations, Maximilien, des informations importantes. Certains pourraient tenter de s'en emparer.

– Pourrions-nous revenir à Paul Meller, je me perds un peu, professeur...

– Je serais heureux, si vous m'appeliez Romuald, mais poursuivons... »

Il toussa un peu nerveusement et reprit :

« Un rêve immense, vous dis-je, absolu. Paul était à la recherche d'une cité, près du Hoggar. Une cité inaccessible, une cité non explorée...

– Mais...

– Il faut des guides, des guides très coutumiers du lieu...

– Comment a-t-il su ?

– Paul Meller n'en était pas à son premier voyage. Il avait découvert, lors d'une exploration antérieure, un vieux manuscrit dont il ne put obtenir la datation de peur de s'en défaire. Le manuscrit d'In Salah ! C'est une vieille histoire ou une vieille légende, comme vous voudrez... »

Il perdait de son calme et de son flegme. Son front était moite et il parlait plus vite, comme s'il voulait en finir.

« D'autres manuscrits relatent l'existence de celui d'In Salah et bien d'autres savants sont partis en vain à sa recherche. »

Je commençais à entrevoir la raison de ma présence, ce dimanche matin, face à cet inconnu improbable qui me contait une histoire aussi bizarre qu'inquiétante. Ma connaissance des langues et de l'écriture des peuples sahariens devait légitimer l'intérêt que me portait Romuald. Je n'avais nullement l'intention de me démettre. J'irai jusqu'au bout et j'étais loin d'imaginer ce que serait la fin.

« Pensez-vous que je puis vous aider quant à certains écrits ? demandai-je, enthousiaste cette fois.

– Sûrement, sûrement... » fit-il.

Le regard était lointain. Où sa pensée l'emportait-elle ? Où irai-je moi-même ?

« De toute façon, nous devons nous revoir, tôt ou tard, lança-t-il comme pour se libérer.

– Mais, Romuald, nous revoir pourquoi ?

– C'est que... Maximilien, c'est que je suis, à ce jour, détenteur du manuscrit d'In Salah ! »